

CLAUDINE DUMONT

L'INTRUSIVE

LE MOT ET LE RESTE

CLAUDINE DUMONT

L'INTRUSIVE

LE MOT ET LE RESTE
2021

*Pour mes parents.
L'amour, le respect et la sécurité dans lesquels ils m'ont
élevée m'ont non seulement permis d'imaginer l'opposé
afin de créer l'horreur du monde de Camille, mais sans leur
soutien inconditionnel, je n'oserais pas autant dans la vie.
Merci.*

1

Vendredi 19 octobre

Je ne dors plus. Une si petite phrase. Je ne dors plus. Cela ne peut pas être si important. Quatre simples mots, mais ils avalent toute ma vie. Il ne me reste rien. Parce que je ne dors plus. Je ne devrais pas être surprise. Les phrases de peu de mots sont celles qui font le plus de dégâts : « Ta mère est morte » ; « Je ne t'aime plus. » Quelques lettres qui assassinent tout. La force des mots. Le pouvoir de quelque chose qui n'a aucune existence physique et qui pourtant détruit le corps.

Depuis bientôt deux mois, je ne dors presque plus. Des journées entières sans une seconde de sommeil et quelque chose en moi est sur le point de se briser. Je regarde le psychiatre devant moi. Regarder me fait mal. Je dois insister pour que le focus se fasse, sinon tout est un peu embrouillé. J'ai mal aux yeux. J'ai mal en dessous des yeux. J'ai mal partout. Lui, il ne regarde pas ma souffrance. Derrière le bouclier de son bureau, ses yeux passent du cadre avec les trois vases de verre vert à ma gauche aux rideaux beiges à rayures beiges à ma droite. C'est de la lâcheté. Il n'est pas capable d'admettre qu'il échoue. Il n'a pas le courage d'affronter mon visage ravagé par les preuves de son incompétence. Il pose son attention ailleurs, comme si je n'étais pas là, comme si j'étais absente. Transparente. Peut-être que je ne suis plus assez présente pour être réelle, que je ne fonctionne plus suffisamment dans ce monde pour y prendre ma place. Je flotte,

peut-être, immatérielle. Je devrais dire quelque chose, je ne dis rien.

– Je peux vous prescrire un autre somnifère.

Sa voix est mince. Nerveuse. Toute l'assurance que lui donnent ses diplômes affichés est disparue. Je pourrais le détester pour son regard fuyant, ses faux airs de compassion, ses chemises trop beiges, pour le verre d'eau devant lui qu'il ne boit jamais et l'odeur âcre qu'il dégage sous son parfum coûteux. Je ne le déteste pas; je ne possède plus ce qu'il faut pour haïr. L'énergie, ou la volonté. Je n'en ai plus. Il y a plein d'ouate qui tamponne les pensées dans ma tête, mais c'est une ouate inconfortable, pleine d'épines. Ma tête me fait mal.

– Camille ?

Il me regarde maintenant. Mes doigts sont sur mes tempes pour soulager la pression sous mon crâne, mon index droit trace la cicatrice qui suit la ligne de mon sourcil sous la frange de mes cheveux. Je dois me concentrer.

– D'autres somnifères... Pourquoi ? Ça ne fonctionne pas... Ils ne fonctionnent pas.

Je ferme les yeux. Je serre les dents. Ça fait mal de serrer les dents. Il ne dit rien. J'ai envie de pleurer. Ça monte dans mon nez comme une mauvaise odeur qui pétille. Je ne pleure pas.

– C'est inutile.

J'ouvre mes paupières trop lourdes. Je répète.

– Vous êtes inutile.

Je me lève. Déséquilibre. Il n'y a rien pour indiquer l'heure dans la pièce. Je n'aime pas ça. Une décision traîne sur le bord de ma conscience. J'ai décidé de faire quelque chose, je ne me souviens déjà plus quoi. Il y a de la colère. De la colère ? Moi ? Non. Lui. Il semble en colère. Un peu. Ça vient

vers moi, acide, dans un silence bruyant. À cause de l'insulte. À cause de la vérité. Partir. Je dois partir. C'est ce que je veux faire. Prendre mon sac à main. Quitter son bureau. Partir. Je me lève. Il ne dit rien. Je sors. La porte beige ne fait pas de bruit derrière moi. Dans le corridor, mon épaule contre le mur m'empêche de m'effondrer. Un moment. J'inspire. Je ne sais plus de quel côté est la sortie. Réfléchis, Camille. J'expire. À droite. Un pas. J'entends mon cœur battre. Un autre pas. Je marche et passe les portes de l'ascenseur. Je ne peux pas m'arrêter. Je ne peux pas attendre. Il y a une urgence, comme une soupape de sécurité qui va sauter. Je ne sais plus, mais c'est un danger, une pulsion, c'est plus fort que moi. Ça me fait avancer, et je ne sais même pas pourquoi. Vite. Les escaliers. J'avance ou je fuis? Mes talons cognent contre le béton et résonnent dans ma tête. Douleur. Un étage, un palier. Une autre porte. La sortie. Trop de lumière d'un ciel gris. Une lumière blessante, qui agresse. Je ne vois rien, puis je vois trop. Je ressens trop. Tout en même temps. Le bruit des voitures éclate dans mes oreilles, l'odeur de la pluie m'étouffe. Le vent cherche à m'arracher chaque centimètre de peau, chaque cheveu soulevé. Je veux crier, immobile sur le trottoir. Je ne crie pas. Puis, quelque chose craque, et il y a le silence. Partout. Je n'entends plus rien. Les sons se sont éteints, comme si on avait coupé le volume de la trame sonore de ma vie. Je ne vais pas bien. Quelque chose attire mon attention. Une jeune fille. Je la reconnais? Elle s'engage dans la rue, silencieuse, juste devant moi, entre deux cônes orange, ignorant la barricade qui limite l'accès à une réparation de la chaussée, s'ouvrant en une plaie noire. Elle ne l'a pas vue. Je veux l'avertir. Je n'arrive pas à émettre le moindre mot. Il n'y a plus de son. L'univers ne fait plus

de bruit. Je m'élançai, mon pied dans la rue, ma main pour agripper son manteau, sa chevelure, quelque chose pour l'arrêter. Il faut l'arrêter ! Je dois l'aider. Je dois la sauver. Mes doigts se referment. Il n'y a rien. Je n'ai sauvé personne. J'ai perdu l'équilibre. Je bascule. Je suis en apesanteur juste avant de m'écraser. Je suis en miettes. J'entends hurler, puis je n'entends plus rien. Je ne suis plus là.

C'est la douleur qui me ramène à la conscience, sans transition. Je suis absente, incorporelle, dans un nulle part apaisant, puis je suis là, mon cerveau prêt à éclater, mon corps balisé par une souffrance constante qui grésille, acharnée, dans mes muscles, entre mes os, sur ma peau, partout. Ce n'est pas aigu, il y a une petite distance entre ce que je suis et les hurlements de mon enfer, peut-être un antidouleur ? Je sais que je suis à l'hôpital. Combien de temps je suis restée inconsciente ? Mes pensées sont encroûtées d'imprécisions, moins acérées. Je suis allongée, et je reconnais les bruits qui m'entourent. Je n'ouvre pas les yeux. Pas encore. Je ne peux pas. Quelqu'un tient ma main droite avec fermeté. Laurent. Laurent est là. Sa chaleur est proche. Je peux presque voir sa lumière, malgré mes paupières closes. L'odeur des bonheurs de mon enfance. Mon soleil, mon petit frère. Est-ce qu'il est avec Jeanne ? Jeanne ! J'ouvre les yeux. Il a son mètre quatre-vingt courbé au-dessus de moi, un rempart contre le reste du monde, ses cheveux dorés couvrant presque son regard inquiet. Il me sourit, mais ce n'est pas un vrai sourire, c'est pour me rassurer :

– T'es à l'hôpital.

Une salle aux urgences. Jeanne n'est pas là.

– Je sais.

- T'es tombée.
- Oui. Il y avait un trou. Il est quelle heure ?
- Qu'est-ce qui t'est arrivé, Mac ?

Il dit Mac, toujours, parce que petit, il disait Maquille plutôt que Camille, mais cela ne couvre pas le goût d'accusation dans sa voix, comme si j'avais cherché à sauver un fantôme. Est-ce que j'ai vu un fantôme ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai soif.

- J'ai mal partout.

C'est ma voix, mais ce n'est pas ma voix. Il y a quelque chose de brisé dans le rythme, d'inefficace dans le ton. Je parle trop lentement ? Je pense que c'est comme ça depuis quelque temps, je ne l'avais juste pas remarqué.

- Tu fichais quoi dans la rue ?

- Je n'étais pas dans la rue.

Je lève un peu la tête et baisse les yeux sur mon corps. Mes vêtements sont froissés, mon pantalon blanc est sale. Je n'ai plus qu'une botte. Où est l'autre ? Une botte perdue sous la chaussée. Est-ce que c'était mes chaussures préférées ? Je ne me rappelle pas. Je ne sais plus. Ça ne va pas du tout.

- Il est quelle heure ?

Aucune réponse. Mes mots ne se rendent pas où ils doivent aller. J'oublie peut-être de les prononcer, je ne suis pas certaine. À gauche, un infirmier essaie maintenant de me redresser pour retirer mon veston. Laurent retire sa main de la mienne. Je n'aime pas l'absence que cela crée. J'essaie de lever mon bras gauche, mais je ne peux pas. Mon membre ne répond pas. Je le vois, là, étendu, et il ne bouge pas, comme s'il n'était plus à moi.

- Votre épaule gauche est disloquée, votre poignet semble fracturé. Nous vous avons donné quelque chose contre

la douleur, mais il faut aller faire des radiographies avant de replacer l'épaule, et voir s'il y a d'autres fractures.

Je voudrais lui demander pourquoi les analgésiques fonctionnent, mais pas les somnifères. Je ne le fais pas. Il s'arrête un moment et me regarde comme s'il cherchait quelque chose que je ne dis pas derrière mes lèvres trop serrées. Il reprend.

– Pour une chute dans un affaissement de la chaussée de plus de cinq mètres, vous semblez vous en sortir plutôt bien.

Il passe un bras sous mes épaules, sa délicatesse contraste avec l'envergure de ses muscles. Quand il arrive à me redresser, j'ai encore la sensation de tomber dans le vide, l'impression que mon bras reste sur la civière, que ma peau s'étire, s'étend, mais elle n'est pas assez solide pour retenir les quatre tonnes que pèse ce morceau mort qui ne veut plus faire partie de moi. C'est insupportable. Si ce n'était du veston, la chair se déchirerait, me laisserait en deux morceaux, un bras seul séparé du reste de moi. Je serre les dents pour ne pas hurler, j'arrive à retenir les larmes, mais mon souffle s'accélère, et l'infirmier arrête son mouvement. Il me rallonge sur la civière.

– Bon, ciseaux. Dites adieu au manteau.

Ce n'est pas un manteau, c'est un veston. Je ne le corrige pas.

– Comment t'as réussi à ne pas voir les barricades, Mac ? T'aurais pu te tuer !

Même si l'infirmier fait ce qu'il peut pour limiter mes mouvements, la sueur perle sur mes tempes pendant qu'il découpe mes vêtements. Je veux penser à autre chose. Agréable. Jeanne. Je regarde mon frère, les muscles tendus de sa mâchoire forment des creux dans ses joues. Il serre les dents aussi fort que moi. Mon enfer lui fait mal. Je ne peux pas lui dire que j'en suis rendue à voir des choses qui ne sont

peut-être pas tout à fait là. Je chuchote pour ne pas faire entendre mon supplice.

– Jeanne n'est pas là ?

Les yeux de Laurent deviennent tout petits, cela forme une ombre dans sa lumière. Je n'aime pas ça.

– Tu sais que tu ne peux plus voir Jeanne.

Je ne peux plus voir Jeanne ? Pourquoi ? Laurent m'aime trop pour m'enlever le seul autre bonheur de ma vie.

– Je dois vous amener à la salle des radios.

L'infirmier me roule loin de tous les reproches que je vois sur le visage de mon frère, cette façon de me regarder comme si j'étais une autre, et je me demande comment quelque chose qui me fait si mal n'est pas accompagné d'une mer de mon propre sang.

2

Dimanche 21 octobre

Je suis chez moi avec un bandage d'immobilisation comprimant mon bras contre mon torse, et une ordonnance pour gérer la douleur, comme si je n'avais aucune expérience avec la souffrance du corps. Ça fait deux nuits que je ne dors pas. J'essaie de me faire croire que c'est parce qu'aucune position ne me permet de diminuer les élancements de mon épaule, de libérer la tension dans mes muscles, mais je sais que ce n'est pas ça. De la fenêtre de ma cuisine, je vois le soleil se lever sur un dimanche d'automne qui inspire une couverture douillette et un bon café au lait fumant. La camomille infecte qui remplit ma grosse tasse blanche n'a que le mérite de me réchauffer la main. Je devrais manger. Je n'ai pas faim. Il reste six longues heures avant que l'absence de Jeanne à notre rendez-vous habituel ne m'écrase tout l'intérieur. Je sais pourquoi je ne peux plus la voir, pourquoi mon frère a accepté que la mère de sa fille me l'interdise. Il y a ce vide qui m'habite depuis que je n'ai plus de contact avec elle. Elle me manque. Une si petite personne qui prend autant de place dans mon espace intérieur, son absence laisse un espace vacant dans le centre de qui je suis. Depuis qu'elle a quatre ans, elle vient passer les dimanches après-midi avec moi. C'était d'abord pour permettre un peu plus de temps entre adultes à Laurent et Mathilde, mais c'est vite devenu un moment privilégié entre ma filleule et moi. J'ai reproduit avec elle un des rares plaisirs que je partageais avec ma mère,

et nous avons pris l'habitude de regarder ma collection de films d'Audrey Hepburn. Quand je les regardais avec maman, c'était pour apprendre comment une femme raffinée doit se comporter, mais c'était quand même agréable parce qu'elle nous préparait un gros bol de maïs soufflé avec du beurre fondu, et puisque ce n'était pas souvent permis de manger quelque chose qui n'avait aucun apport nutritif, ça créait une impression particulière que je trouvais plaisante. Et puis, les personnages me faisaient rire, même si je n'osais pas le dire. Avec Jeanne, quand j'ai réalisé qu'elle n'était pas intéressée par la perfection de madame Hepburn, je me suis mise à superposer de fausses répliques sur les dialogues de l'époque pour l'amuser, et nous avons appris à rigoler du dramatique en mangeant toutes les gâteries dont nous avons envie, même celles que Mathilde ne voulait pas permettre. C'était notre secret. Elle me manque assez pour que je ressente son absence comme un élancement insistant quelque part auprès du cœur. Je me demande si je suis furieuse contre ma belle-sœur pour cette décision, mais je n'arrive pas à localiser la moindre étincelle de colère dans le brouillard de mon émotif. Je me sens juste perdue.

Il est 11 h 38. Je suis encore à la table de la cuisine à fixer mon horloge murale tenir le compte des minutes qui disparaissent quand la sonnette retentit. Je me lève avec précaution, mon équilibre affecté par l'immobilisation de mon bras gauche et toutes ces heures d'éveil ininterrompues. Je sais que c'est Laurent avant même d'appuyer sur le bouton de l'interphone.

- Mac, c'est moi.
- Monte.

J'ouvre la porte et j'entends mon frère gravir l'escalier. Il est seul. Il n'y a pas d'entrain dans le rythme de ses pas. C'est le poids de son inquiétude qui l'alourdit. Devant moi, il se penche et m'embrasse sur la tête. Il a les yeux trop cernés et la gueule d'un homme qui ne sait plus s'il est encore en contrôle de sa vie. Ça atténue sa présence, estompe l'effet de chaleur qu'il dégage. Je n'aime pas ça. Je me dirige vers le salon, et il me suit. Sur mon petit divan, il semble encore plus long. Je ne sais pas comment je peux avoir un frère aussi grand, tout blond, doré, avec des yeux couleur caramel, alors que je suis aussi blanche que mes cheveux et que mes yeux sont noirs.

– Comment tu vas ?

Il lève le menton vers mon bras en écharpe. Je hausse les épaules.

– T'as dormi ?

Je secoue la tête.

– Tu revois le psy bientôt ?

J'adresse ma réponse à mes pieds, appuyés sur le rebord de la table basse devant le divan.

– Non.

– Pourquoi ?

– Je ne vois plus le psy.

– Tu ne peux pas tout abandonner, tu dois faire quelque chose...

Je sais. Je le sais. Je ne sais juste pas ce que je suis censée faire pour arrêter de ne pas dormir. Pour arrêter que ma vie coure à sa propre perte.

– Je n'en pouvais plus, Laurent. Il ne m'aidait pas. Ça fait des semaines qu'il ne m'aide pas. Je n'en pouvais plus.

– Mais tu sortais de là quand t'es tombée ?

– Oui, mais pour la dernière fois.

– Ça fait beaucoup de professionnels qui ne peuvent rien pour toi.

Ce n'est pas un reproche, c'est de l'impuissance qui se cache entre ses mots accusateurs. Je me défends quand même.

– Je fais ce que je peux.

– Je sais.

Nous restons silencieux quelques minutes, parce que le silence n'est jamais inconfortable entre lui et moi. Il prend ma main qui traîne sur ma cuisse et y dépose un bout de papier. Il y a son écriture serrée, une suite de petites lettres bleues un peu penchées vers la droite : Gabriel Desbiens.

Il n'y a pas de numéro de téléphone, juste une adresse.

– Qui est-ce ?

– Le frère de Mathilde. Il est spécialiste du sommeil, des rêves.

Je ne lève pas les yeux vers lui, je glisse mes cheveux derrière mon oreille droite pour pouvoir le voir en périphérie.

– Tu ne m'as jamais parlé de lui.

– C'est le grand frère qui vit à la campagne et qui ne voit plus personne.

Je connais l'histoire du grand frère de Mathilde, qui n'est jamais présent.

– Je sais, il n'est pas venu à votre mariage. Ça a fait pleurer Mathilde. Je veux dire, pourquoi lui, maintenant, pour m'aider ?

– Oh.

Il tire un peu sur le lobe de son oreille droite, il le fait toujours quand il est indécis.

– Je n'sais pas si c'est une bonne idée...

– Pourquoi ?

Il y a un malaise. Qu'est-ce qu'il ne me dit pas ?

- La relation entre Mathilde et lui est étrange. Difficile. Ce n'est pas tout, je l'entends, mais je n'insiste pas.
- Tu l'as rencontré ?
- Deux fois.
- Il est comment ?
- C'est dur à dire. Il est différent. Très intelligent, un peu arrogant, mais différent...

Je fixe le bout de papier.

- Je ne dors pas, je ne rêve pas.
- Mathilde pense qu'il peut t'aider quand même. Son approche est inhabituelle, non traditionnelle, mais selon elle, c'est très efficace.

La femme de mon frère est en colère contre moi, je ne m'explique pas son soudain désir de m'aider.

- Pourquoi ?
- C'est la condition.

Il reste quelque chose qui se promène dans le silence, puis :

- La condition pour que tu puisses revoir Jeanne.

Je ne bouge pas. Je ne respire pas. Je continue à fixer le papier pour cacher des larmes dans mes yeux. Laurent serre mes doigts entre les siens.

- Elle ne tient plus à me faire disparaître de votre vie ?
- Ça n'a jamais été ce qu'elle voulait, Mac, c'est juste que ce que tu as fait est incompréhensible pour elle... et pour moi, aussi.

Il me regarde comme une invitation à m'expliquer, je ne dis rien, comme toutes les autres fois où il a tenté de me faire parler. Il n'insiste pas.

- Et Noël approche. Je ne peux pas imaginer les fêtes sans toi. Noël me semble si loin, et la perspective de le passer seule, devant ma télé, est trop suffocante pour que je l'envisage.

– Si tu te remets à dormir, si tu redeviens celle que t'étais, Mathilde va accepter ce que t'as fait à Jeanne comme un effet secondaire d'un cerveau privé de sommeil et admettre que tu n'es pas une menace pour notre fille.

Il attend ma réaction, mais je n'en ai pas. Qu'est-ce que je pourrais dire ? Il ne comprendrait pas, de toute façon, parce que je ne regrette pas ce que j'ai fait. Il reprend.

– C'est le mieux que j'aie pu faire, Mac.

Je me demande pourquoi Laurent prend quand même ma défense dans cette situation. J'observe les lettres sur le bout de papier. Le « a » un peu trop rond, comparé au reste des voyelles. Il y a un nœud dans le milieu de mon ventre. Depuis que Jeanne sait marcher, chaque fois qu'elle me voit, elle se met à courir vers moi en criant « ma tante » et se jette dans mes bras. Ça provoque les plus beaux sentiments que je pense être capable de vivre. Je veux retrouver celle que je suis quand j'aime ma filleule. Ma voix, ou celle de cette autre que je suis devenue, demande très doucement :

– Pourquoi maintenant ?

Le muscle de la mâchoire de Laurent fait une petite danse sur sa joue sous la pression de ses mots :

– Jeanne a essayé de prendre le bus pour venir te voir hier. À 1 h 30 du matin. Une gamine de neuf ans, dans la rue en plein milieu de la nuit. La police a sonné à notre porte à 2 h 30 pour nous la ramener. Nous n'savons même pas qu'elle n'était plus dans son lit.

Tout ce qu'il ne dit pas, toute la douleur, l'horreur de ce qui aurait pu arriver, je l'entends, je le reçois. J'imagine Jeanne, mon petit bout de femme intrépide, seule dans la rue, la nuit, pour venir me voir, et mon cœur se contracte assez fort pour que mes doigts s'engourdissent.

– Je suis désolée, Laurent. Je ne l’ai pas contactée, je te le jure.

– Je sais.

Un autre silence. Le ton de sa voix est dur quand il reprend.

– Et puis, tu t’es ramassée à l’hôpital, Mac. À l’hôpital! Ça ne peut plus continuer.

Je pose la tête contre son épaule.

– Tu vas aller voir Gabriel ?

Je soupire. Il pose un autre baiser sur mes cheveux.

– Je ne peux pas t’y perdre, Mac.

– Je sais.

– Tu dois faire quelque chose.

– Je vais y aller, c’est promis.

Pour mon petit frère. Pour Jeanne. Pour moi aussi, peut-être un peu. Je vais y aller.